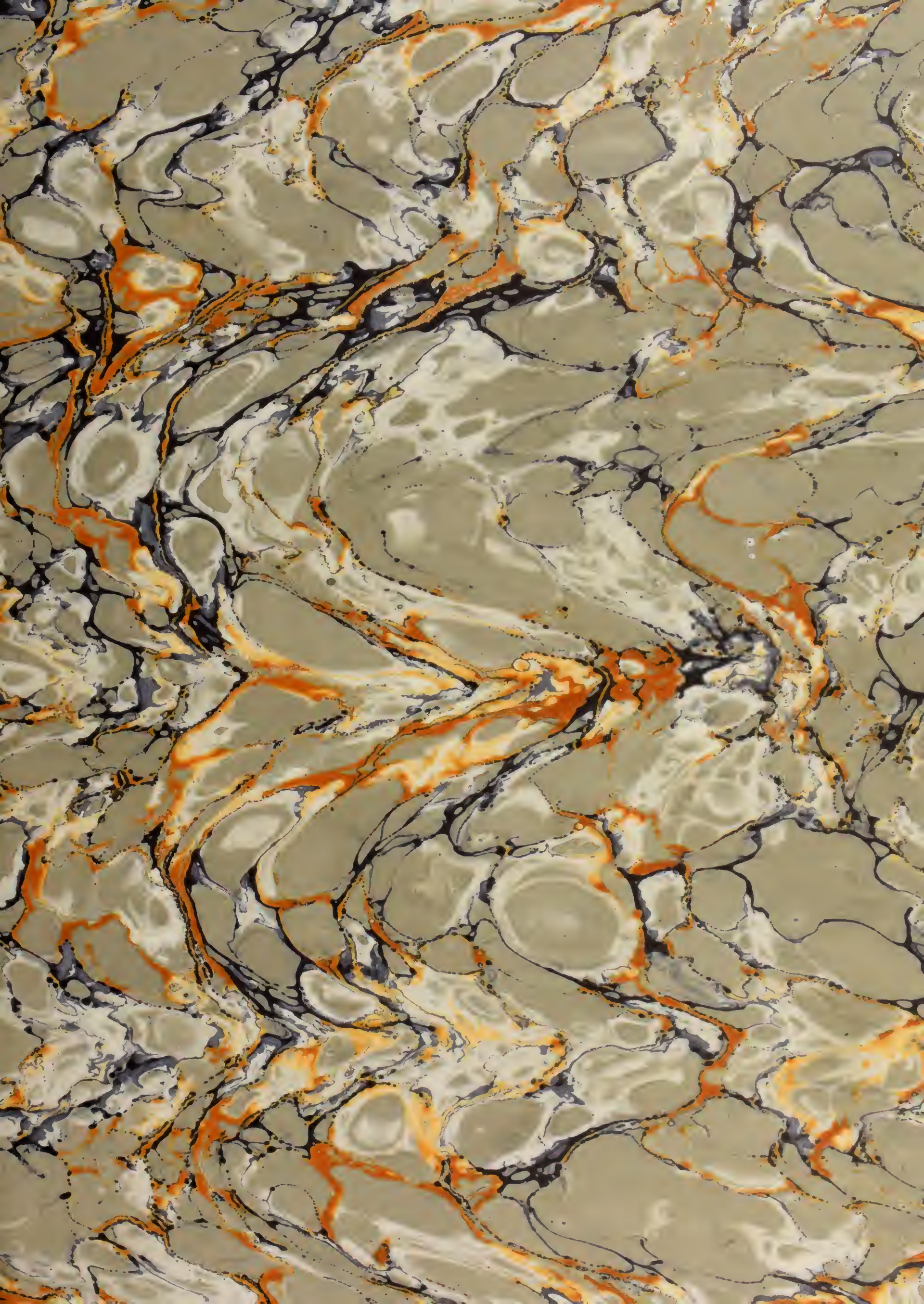

Sup. 59978/3

Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b28746715

685.

DISSERTATION N.° 113.

SUR

Les Aphthes (Muguet) des nouveaux-nés;

Présentée et soutenue à l'Ecole de Médecine de Paris, le 18 août 1806,

PAR J. PIRON, de Montluçon,

(Département de l'Allier)

Elève de l'Ecole de Paris ; Membre de la Société d'Instruction médicale de la même ville.

Quùm verò in multis morbis acutis cum visceribus inflammatis aphthæ oriantur, de his nunc paucis agendum. BOERHAAVE, aph. 978.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de l'Ecole de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1806.

PRÉSIDENT,

M. LECLERC.

EXAMINATEURS,

MM. BAUDELOCQUE.

BOURDIER.

BOYER.

CHAUSSIER.

FOURCROY.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA PLUS TENDRE DES MÈRES,

Par piété filiale, respect et amour;

A MON TRÈS-CHÉR ONCLE,

J. PIRON,

Juge au Tribunal de première Instance de Moulins (Allier);

AU DOCTEUR BIENVILLE,

Ancien Médecin; Membre de plusieurs Sociétés savantes;

A MON COUSIN,

P. J. DEPLAGNE,

Ancien Médecin aux Armées; Médecin de l'Hôpital civil et militaire de Montluçon; Inspecteur des Eaux minérales de Néris; Membre de plusieurs Sociétés savantes, etc.

ET

A MONSIEUR SERDIER,

Sous-Chef de l'Administration générale de l'Enregistrement et des Domaines impériaux.

En vous faisant l'hommage des prémices de mes travaux, en vous les dédiant, je remplis mes devoirs, et j'obéis aux sentimens les plus chers à mon cœur, ceux de respect, d'estime, d'amitié et de reconnaissance.

Puisse la réunion de vos suffrages, servant d'appui à ce faible essai, ajouter à mon offrande ce qui lui manque pour être digne de vous!

H. J. PIRON.

INTRODUCTION.

L'HOMME est, à n'en pouvoir douter, de tous les animaux celui que la nature a le plus favorisé : sens plus précis, perfection plus grande dans ses autres organes, faculté de rendre, par des signes extérieurs, ce qui se passe au-dedans de lui, faculté de communiquer sa pensée par la parole : « Homme sauvage, dit *Buffon*, parle comme homme policé, tous deux parlent naturellement, et parlent pour se faire entendre ». Aucun des animaux n'a ce signe de la pensée, et, comme l'observe ce *célèbre naturaliste*, ce n'est pas, selon la croyance vulgaire, faute d'organes, puisque la langue de certains animaux, celle du singe, par exemple, a paru aux anatomistes aussi parfaite que celle de l'homme; mais ce défaut de communication dépend de la privation de la pensée.

Cette perfectibilité, cette prérogative de l'homme sur les autres animaux, ne serait-elle pas la source de beaucoup d'affections qui attaquent exclusivement l'homme?

Ne servirait-elle pas à augmenter les difficultés, multi-

plier les obstacles qui souvent s'opposent au rétablissement de l'harmonie qui doit régner dans toutes les parties qui constituent l'économie animale, pour le libre exercice de ses diverses fonctions? Je le pense; car à peine l'homme a salué la lumière, que les maux viennent en foule l'assaillir :

Nascentes morimur, natique hâc lege salebras
Mille per horrentes mortis adimus iter.
Nascentes morimur, vitæque in limine dulces
Delicias vitæ turbat amara dies.

ROYENUS, in carm. eleg., de morb. ætatum.

Parmi les innombrables maladies dont l'homme peut être affecté, il en est qui appartiennent plutôt à tel âge qu'à tel autre âge; ainsi l'*enfance*, l'*adolescence*, la *virilité*, la *vieillesse* ont leurs maladies propres, en raison du système d'organes prédominant à chaque époque de la vie. C'est parmi celles de l'enfance que j'ai choisi le sujet de la dissertation que j'ai l'honneur de présenter à l'Ecole de Médecine.

DISSERTATION

Sur les Aphthes (Muguet) des nouveaux-nés.

SECTION PREMIÈRE.

§. I.er VAINEMENT on chercherait chez les anciens des notions exactes sur les *Aphtes*, quoiqu'en disent plusieurs auteurs qui font remonter la connaissance de cette maladie jusqu'à *Hippocrate*.

Il est bien vrai que ce père de la médecine, et que d'autres médecins de l'antiquité ont parlé de cette affection; mais ils n'en ont fait mention, ils ne l'ont considérée que comme de petits *ulcères* attaquant les gencives et quelques autres parties de la bouche, ainsi qu'on peut le voir dans *Julius Pollux*, qui dit au liv. 4, chap. XXV : « *Aphtha, exulceratio et abscessus superficie tenùs dealbans linguam, vel paristhmia, vel uvulam, vel guttur. Arétée* (de causis et signis morb. acut. lib. 1, cap. 9), *Paul d'Egine* (de re medicâ lib. 1, cap. 10) pensent de même. En compulsant les auteurs qui, depuis ont écrit sur cette maladie; on ne trouve que variété d'opinions et de manières de voir, tant sur la nature que sur la forme des Aphthes. Ce n'est guères que vers l'an 1739 qu'on eut des données précises sur cette affection, que des observations suivies firent considérer comme essentielle.

§. II. Cette maladie a reçu différens noms. Les uns l'ont appelée *millet*, sans doute par la ressemblance qu'ils lui ont trouvée avec les

graines de la plante qui porte ce nom. Les autres l'ont nommée *muguet*, en raison de sa similitude avec les fleurs du *Lilium convallium*; enfin on lui a donné la dénomination de *blanchet*, par rapport à la couleur de cette sorte d'éruption.

§. III. Il n'est pas d'époque bien positive à laquelle les enfans soient plus particulièrement exposés au *muguet*; il n'est pas non plus de terme fixe auquel ils cessent d'y être sujets. Cependant, d'après les observations de M. *Auvity*, il paraît que des nouveaux-nés peuvent en être attaqués dès le 3.e, le 4.e jour de leur naissance; d'autres vers le 20.e jour. Plusieurs n'en sont atteints qu'au 2.e; 3.e, 8.e mois. M. *Gardien*, a vu des enfans n'en être affectés qu'à la 5.e année. Ordinairement c'est lors de la lactation que cette maladie fait ses plus grands ravages.

§. IV. Le muguet est-il contagieux? Les médecins ne sont pas d'accord sur ce point. M. *Auvity* rapporte qu'une nourrice donnait en même temps son sein à des enfans attaqués de la maladie et à d'autres qui en étaient exempts, sans que ces derniers la contractassent.

SECTION II.

Définition des Aphthes.

§. I.er Les auteurs varient beaucoup sur la définition des aphthes. Les uns pensent que ce sont des ulcères des orifices des canaux secréteurs des glandes muqueuses. *Boerhaave*, et après lui *Stoll*, sont de ce sentiment. Voici comment s'exprime à cet égard le célèbre Professeur de Leyde (aph. 980): *Quæ examinata accuratè, videntur esse ultimi emissarii, quo in os liquor secretus effundetur salivosus mucosusque, exulcerationes factæ ex obturatione ejus canalis extremi per humorem lentum viscidumque eò delatum.* D'autres prétendent que ce sont des pustules. Telle est l'opinion de

Ketélaer, qui dit : *Aphthæ, pustulæ sunt albicantes summis ac internis oris, et interdùm vicinis respirationis partibus insidentes, plerumquè per lentam ac imperfectam crisin febribus supervenientes ; borealibus his tractibus familiares. In tuberculorum et pustularum sensum redigendas esse non in ulcerum fides oculorum evenit* (*de aphthis nostratibus*).

§. II. Avant de faire connaître la définition que j'adopte, je dois indiquer la division que je fais des aphthes.

§. III. J'admets deux espèces d'aphthes.

La première, que je regarde comme *idiopathique*, et que je nomme *tuberculeuse* ou *muguet*, comprend deux variétés ; l'une que j'appelle *discrète*, l'autre *confluente*.

Comme cette *première* espèce seulement fait l'objet de ma thèse, je la définis une phlegmasie particulière des glandes des membranes muqueuses, caractérisée par de petits exanthêmes ronds, superficiels, de couleur variée, de la grosseur d'un grain de *millet*, pleins d'une sorte de liquide séreux. Ces exanthêmes tombent en squames furfuracées ; souvent ils se renouvellent plusieurs fois ; ils ne sont susceptibles d'aucune érosion pendant tout le cours de la maladie.

§. IV. Quant à la deuxième espèce, je la dénomme *ulcère aphtheux*. Elle renferme trois variétés :

La première, est celle que les anciens appelaient *chancre* ou *gale de la bouche*.

La deuxième, celle qui survient dans les fièvres éruptives, et à la suite de l'usage du mercure.

La troisième, est celle dite *scorbutique*, qui, n'étant accompagnée d'aucun symptôme de scorbut, et qui se manifestant lors du règne des fièvres catarrhales, reconnaissant les mêmes causes que ces fièvres, doit être appelée *catarrhale*.

SECTION III.

Siége.

§. I.er Le contour de l'orifice des vaisseaux excréteurs des glandes salivaires et de toutes les glandes qui fournissent une humeur analogue à la salive, paraît être le siége principal des aphthes; ainsi, non-seulement les lèvres, les gencives, le palais, la langue, le gosier, la luette, mais même l'estomac, les intestins grêles, quelquefois les gros, la trachée-artère, sont le domaine de cette maladie.

SECTION IV.

Causes.

§. I.er Les causes des aphthes sont très-nombreuses; elles sont toujours proportionnées aux tempéramens, à la force des enfans, aux climats qu'ils habitent, à l'air qu'ils respirent, etc. Ces causes doivent être distinguées en prédisposantes ou éloignées, et en efficientes ou prochaines.

§. II. *Causes prédisposantes.* Une constitution lymphatique, l'enfance, l'état débile, valétudinaire des parens; un lait étranger, la mal-propreté, l'habitation dans les contrées septentrionales maritimes, telles que la Zélande, la Hollande, etc. Ainsi le dit *Boerhaave*, dans le 982.e aphor., conçu en ces termes : *Gentibus borealibus, paludosa loca inhabitantibus tempestate calidâ, pluviosâ, infantibus senibusque frequentes.* Le séjour dans les hôpitaux, dans un lieu bas, mal-sain, où l'air se renouvelle rarement; enfin, tout ce qui peut arrêter ou diminuer la transpiration insensible prédispose aux aphthes.

§. III. *Causes efficientes.* L'engorgement des glandes muqueuses de la bouche, de l'estomac, du tube intestinal; la rétention du

méconium, la mauvaise nature du lait, son acidité ; le dérangement des digestions, le régime végétal des nourrices, déterminent le développement du muguet.

SECTION V.

Symptômes.

§. I.er *Précurseurs et généraux.* Ces symptômes varient singulièrement ; le plus souvent une fièvre continue préexiste à l'éruption du muguet ; quelquefois le malade n'en éprouve pas, ainsi que l'ont observé *Boerhaave* et *Van-Swieten*. Les enfans qui sont menacés de cette affection prennent difficilement le téton ; ils sont dans une agitation continuelle ; la moindre des choses cause leurs pleurs ; la chaleur du corps est exaspérée, surtout vers la bouche et la région épigastrique ; ils sont tourmentés par une soif intense ; souvent ils ont les muscles de la face, des lèvres, dans un état convulsif ; la respiration est gênée ; les uns dorment profondément, les autres ne ferment pas l'œil ; tous sont dans un état de prostration plus ou moins grande. Chez quelques-uns, il y a hoquet ; chez le plus grand nombre, le pouls est petit, faible, fréquent.

§. II. *Symptômes propres à la première variété*, ou *muguet discret.* Dès qu'on a observé les phénomènes précurseurs, l'éruption ne tarde pas à paraître. Vers le 3.e jour environ, on remarque que la bouche de l'enfant est d'un rouge vermeil, que la chaleur y est modérée, que le pouls est vif et petit, qu'il y a grande altération.. Alors paraissent de petits tubercules blancs, ronds, superficiels, séparés les uns des autres ; les lèvres sont d'abord affectées, puis les commissures, les joues, la langue. La déglutition reste facile, l'enfant prend assez aisément le mamelon ; le sommeil est bon, peu différent de celui de l'état de santé. Les tubercules restent blancs dans les premiers jours, ensuite ils jaunissent, tombent par écailles vers le 3.e ou 4.e jour ; quelquefois

vers le 9.e, aux tubercules tombés il en succède d'autres. Lorsque ces tubercules se sont souvent renouvelés, la bouche devient sensible pendant quelques jours, et ce, en raison de l'irritation qu'a éprouvée la membrane muqueuse.

§. III. *Symptômes propres à la deuxième variété.* Les phénomènes qui caractérisent le muguet *confluent* sont toujours alarmans : la bouche est brûlante, la voix a un timbre particulier; les tubercules sont serrés, petits, agglomérés, de couleur grisâtre; non-seulement les lèvres en sont couvertes, mais encore la langue, la gorge, l'œsophage.

Ces tubercules tombent pour faire place à d'autres; l'enfant ne peut téter; il avale avec la plus grande difficulté. L'estomac est tellement irrité, que les boissons les plus douces ne peuvent être supportées par ce viscère, et en sont rejetées par le vomissement. Les yeux sont abattus, obscurs. La face est crispée; l'enfant est d'une faiblesse extrême. L'haleine est fétide; les déjections alvines sont verdâtres, d'une puanteur insupportable; tout l'abdomen est tendu, douloureux. Le malade éprouve, vers l'anus, des souffrances terribles; le fondement est tellement irrité, tellement enflammé, que souvent il s'y forme des escarres gangreneuses. A ces symptômes violens se joignent ceux des fièvres essentielles qui peuvent compliquer cette affection.

Enfin, des ulcères gangreneux occupent tout l'intérieur du tube intestinal, et achèvent le tableau déchirant de cette cruelle maladie.

SECTION VI.

Prognostic.

§. I.er Le prognostic est différent, suivant les différentes variétés d'aphthes.

Si les tubercules sont épars çà et là, et en petit nombre; s'ils sont blanchâtres, transparens, peu élevés, isolés; si les enfans

prennent aisément le téton; s'ils passent tranquillement les nuits; si les aphthes tombent promptement, et qu'étant tombées, la bouche paraisse nette et humide; s'il n'y a nulle anxiété précordiale; s'il ne survient pas d'assoupissement; si la fièvre va en diminuant, alors il n'y a pas de danger à craindre pour le malade; la nature et une bonne nourrice suffisent pour le rétablissement de sa santé.

§. II. Mais si les tubercules s'éloignent du caractère ci-dessus noté; si les forces vitales sont tellement diminuées qu'elles ne puissent suffire à expulser la matière morbifique; si les tubercules sont d'un jaune cendré; si le pouls est fréquent, faible, petit, on aura tout lieu de craindre que la nature ne succombe sous l'effort de la maladie.

En général, le prognostic de cette maladie est très-incertain; car quelquefois le malade périt, lors même qu'on compte le plus sur sa guérison.

SECTION VII.

Traitement.

§. I.er *Prophylactique.* Le moyen de prévenir le muguet consiste à élever les enfans dans un air pur, sec et chaud; à les tenir très-proprement, à éviter les grandes réunions, à donner le lait d'une bonne nourrice, des alimens faciles à digérer; à les baigner fréquemment, à leur faire souvent des frictions sèches sur tout le corps, à évacuer le *méconium.*

§. II. *Curatif.* Le lait d'une saine nourrice est, dans tous les cas, le meilleur des remèdes. On emploie avec succès les délayans, les émolliens, surtout dans la première période de la maladie. Plusieurs auteurs ont conseillé de purger le malade dans le moment de la désquamation; mais il semble que les premières voies sont

alors trop sensibles, et qu'un purgatif administré dans cette circonstance peut donner lieu à une inflammation du tube intestinal.

Dans le cas d'aphthes de la seconde variété, le lait d'une fraîche nourrice est encore ce qu'il y a de mieux ; on usera de gargarismes détersifs faits avec le miel rosat et l'acide sulfurique. Assez souvent l'émétique est indiqué, surtout s'il y a embarras gastrique, ce qui arrive assez communément. Quelques grains de magnésie sont aussi employés pour remédier à la diarrhée. Une bouillie bien cuite est très convenable. Sur la fin du traitement, on doit recourir aux toniques. Quelquefois même on supprime entièrement le lait, pour user seulement des fortifians.

Quand le muguet est compliqué avec une fièvre essentielle, on doit modifier le traitement selon la nature de cette fièvre. Pour guérir les tubercules aphtheux, on les touchera avec un pinceau de charpie trempé dans une décoction de kina acidulé par l'acide sulfurique.

Quelquefois la maladie se termine par une éruption cutanée. Si cette éruption disparaît, il faut la rappeler par les vésicatoires, les sudorifiques, les émétiques, etc. Quelquefois encore, après l'évacuation du *méconium*, les enfans se trouvent dans une faiblesse étonnante. Si les cris de l'enfant ont encore de la force, qu'il n'ait point de dévoiement, on doit espérer de le rétablir. Si l'enfant prend encore le sein, on diminuera la quantité du lait, pour y substituer du bouillon, des sucs d'herbes. S'il ne peut plus prendre le sein, la nourrice doit introduire le mamelon dans sa bouche, et y faire jaillir le lait : on aura encore recours alors aux toniques. Dans cet état de cachexie, les bouillons faits avec les viandes noires sont peut-être préférables à ceux de viandes blanches.

Comme presque toutes les maladies des enfans dépendent des obstacles que la nature éprouve à opérer l'accroissement, toutes les fois que l'estomac manque d'action, il faut le ranimer : par ce moyen, on obvie à un très-grand nombre de maux.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Interprete J. B. Lefebvre, D. M.*)

I.

Certis ætatibus sequentia hæc contingunt : scilicet recens natis, et teneris infantibus, aphthæ, vomitus, tusses, vigiliæ, timores per somnum, umbilici inflammationes, aurium humores. *Sect. III, aph.* 24.

II.

Ut ætas paululùm processit, tonsillarum tumores inflammati (paristhmia), vertebrarum, quæ in spinâ sunt, aliquò inclinationes, anhelitus, lithiāses, vermes rotundi, ascarides, verrucæ pensiles, tumores aurium acuminati, strumæ, atque alia tuberculorum genera oriuntur. *Ibid., aph.* 26.

III.

Adolescentibus sunt sanguinis sputa, tabes, febres acutæ, morbi comitiales, aliaque morborum genera : præsertìm autem modò dicta. *Ibid., aph.* 29.

IV.

At post hanc ætatem, anhelitus, pleuritides, peripneumoniæ, lethargi, phrenitides, febres ardentes, alvi dejectiones longæ, choleræ, dysenteriæ, intestinorum lævitates, hæmorrhoides. *Ibid., aph.* 30.

V.

In senectute, sunt spiritûs et urinæ difficultates, tusses catarrhales, stranguriæ, articulorum labores, renum dolores, vertigines, apoplexiæ, mali habitus, pruritus totius corporis, vigiliæ : alvus fusa, oculorum et narium deştillationes, visus hebes, glaucomata, et auditus obtusus. *Ibid., aph.* 31.

V I.

Duo labores unà si fuerint, non in eodem loco, vehementior alterius sensum obscurat. *Sect. II, aph.* 46.

V I I.

Purga, æstate quidem, potiùs ventres superiores (vomitu); hieme verò, inferiores. *Sect. IV, aph.* 4.

V I I I.

Renum et vesicæ mala difficilè in senioribus sanantur. *Sect. VI, aph.* 6.